

Le rêve de Lennon s'est arrêté à Central Park

François Gorin

Télérama, 10/12/10



Le 8 décembre 1980 s'écroulait une icône. John Lennon, ex-Beatles, pacifiste aux pulsions violentes, était terrassé par quatre balles dans le dos. Itinéraire tourmenté d'un homme déjà blessé qui se cachait derrière sa verve caustique.

Le 22 décembre 1980, le magazine américain *Time* affiche le portrait d'un John Lennon redessiné : grave et digne, on dirait un compositeur du siècle précédent. *When the music died* (« quand mourut la musique »), titre pompeusement hebdomadaire, pris dans l'émotion de l'instant.



« Au fond, John a toujours été un homme blessé, qui devait lutter pour échapper à son malheur, confie aujourd'hui Klaus Voormann, peintre et bassiste, compagnon de route vingt années durant. Mais il a eu le génie d'en faire quelque chose qui pouvait se partager avec le plus grand nombre. » Voormann a vu pour la

première fois Lennon sur la scène du Kaiserkeller en 1960. Dans cette boîte de Hambourg ferrailait nuit après nuit un groupe alors inconnu, The Beatles. « *Ils jouaient du rock'n' roll. On n'entendait rien de tel en Allemagne à l'époque. La seule musique américaine, c'était Sinatra. De plus, ils étaient drôles. Paul connaissait quelques mots d'allemand. John faisait le guignol.* » Ce soir-là, Klaus, très sage dans son col roulé noir à la mode existentialiste, tend à Lennon une pochette de disque qu'il a dessinée. Une amitié naît au fil de virées plutôt éméchées dans le quartier chaud du port. John est alors le chef de la bande, il en est l'aîné (Ringo Starr se joindra au groupe peu après), le plus dessalé, rugueux, vanneur. « *Mais tous avaient un caractère bien marqué* », précise Voormann, qui se lie également avec McCartney et le tout jeune Harrison. Les Beatles rentrent en Angleterre pour y devenir, relookés par leur manager et mère poule Brian Epstein, les premières pop stars universelles.



Photo : DR

John Lennon coule dans ce moule, fait pour plaire, sa verve caustique, son sens des mots qui accrochent et son goût du *nonsense*. Paul McCartney, doué d'un talent pour les mélodies construites et bien tournées, est un partenaire idéal. Ensemble, ils

font fureur et tout le monde bientôt crie avec eux *yeah-yeah-yeah*. Dès 1963, l'Angleterre est leur royaume. L'année d'après, l'Amérique est conquise. En 1965, les Fab Four paraissent intouchables. Pourtant c'est un Lennon changé que retrouve Klaus Voormann quand il vient vivre à Londres. « *Il m'a appelé pour me proposer de concevoir la pochette du nouvel album, Revolver. Créativement, le groupe était en plein boom, les disques sortaient à jet continu, il y avait eu deux films, c'était l'euphorie... Mais John était mal dans sa peau. Il avait grossi, il se détachait peu à peu de tout ce cirque et des autres Beatles.* » Avec *Help !*, véritable appel au secours sur tempo guilleret, Lennon commence à ouvrir son journal intime. Sous l'influence conjugée de Bob Dylan, de drogues diverses et de ses déboires conjugaux, il est le *Nowhere Man* hagard devant tous ces gens à ses pieds. Il traverse les années suivantes dans une brume acide, sortant de sa léthargie pour quelques traits géniaux. « *It's getting hard to be someone* » (« ça devient dur d'être quelqu'un »), chante-t-il dans *Strawberry Fields forever*. Il vient de rencontrer Yoko Ono et ne sait plus trop où il habite. McCartney reprend en main un groupe déboussolé par la mort de Brian Epstein, et qui passe désormais l'essentiel de son temps à empiler des effets sonores dans les studios Abbey Road. Depuis 1966, les Beatles ne se produisent plus sur scène. Aux Etats-Unis, une déclaration de John dans un journal anglais (« *Nous sommes désormais plus célèbres que Jésus* ») a eu l'effet d'une bombe à retardement.

“John jouait, bien sûr, mais n'était pas différent en public et en privé. C'était sa façon d'être, il masquait ses angoisses.”

« **Dès l'instant où ils ont cessé de tourner ensemble, de vivre les uns sur les autres comme ça avait été le cas pendant six ans, c'était la fin** », estime Klaus Voormann. Les affaires d'argent, les histoires d'amour, l'usure de la belle énergie des débuts, tout concourt à la séparation des Beatles. Chacun écrit de son côté en attendant de prendre la tangente. Lennon prétendra qu'il a lui-même cassé le groupe, où il se sentait enfermé depuis trop longtemps. Mais c'est McCartney qui dégaine le premier album solo. John réplique avec *Plastic Ono Band*, une dizaine de chansons qui le mettent à nu comme jamais. Les anciens traumatismes remontent à la surface : le père absent (Alfred Lennon était steward dans la marine marchande, avec un sérieux penchant pour l'alcool) ; la mère, Julia, que John, confié à sa tante Mimi, connut si peu, et qui mourut quand il avait 17 ans. D'une thérapie du cri primal suivie avec un certain Dr Janov, il tire le hurlement de *Mother*, la scansion de *Remember*, la fragilité

transie de *Look at me* ou de *Love*, l'anti-sermon de *God*, où il abjure toute idole passée (Jésus, Bouddha, Elvis, Dylan...) pour ne plus croire qu'en lui, « *Yoko and me* ». Le rêve est fini (« *The dream is over* »), conclut-il. Tout ce qui faisait de Lennon le plus abrasif et le plus touchant des Beatles est ici amplifié dans un dénuement presque total : à ses côtés, seuls le fidèle Ringo à la batterie, Klaus Voormann à la basse... et Yoko Ono, compagne et muse, désormais omniprésente. « *Sans aller jusqu'à dire qu'elle a influencé John musicalement, Yoko a une vraie sensibilité poétique. Sa fierté pouvait parfois blesser, mais c'est quelqu'un de bien, plaide Voormann. Et surtout, John avait enfin l'air heureux.* »



Photo : DR

Accusée par bien des fans d'avoir brisé les Beatles, Yoko devient la cible d'attaques où se mêlent méfiance à l'égard de sa personnalité froide, manipulatrice, et perplexité devant ses productions musicales - plus les inévitables préjugés racistes et sexistes. Un jour, en studio, Yoko s'adresse à un ingénieur du son et celui-ci répond à John. Colère noire de Lennon, devenu le meilleur agent de sa femme. Dès leur mariage, en 1968, les conférences de presse au lit (*bed-in*), l'hymne pacifiste *Give*

peace a chance, le couple a pris l'habitude de se mettre en scène aux yeux des médias. Lennon a un sens inné de la publicité. Comme militant, ses convictions sont plus flottantes. A New York, où il s'installe en 1971, les activistes radicaux (*yippies*) Jerry Rubin et Abbie Hoffman squattent son appartement de Greenwich Village. Le doux rêveur d'*Imagine*, qui déjà s'interrogeait à haute voix dans *Revolution*, tourne le nez dès qu'il est question d'action violente. Cela n'empêche pas l'administration Nixon de le prendre dans son collimateur. Condamné en Angleterre pour détention de stupéfiants, Lennon vit aux Etats-Unis sous la menace permanente d'une expulsion. « *Ça lui plombait la vie, il ne comprenait pas pourquoi on s'acharnait sur lui, quel danger il pouvait représenter*, raconte le photographe Bob Gruen, qui rencontre John et Yoko en 1971 et devient leur photographe officieux, témoin de moments privilégiés. *Je n'étais pas un fan des Beatles, c'étaient les types sur qui craquaient nos petites amies ! J'avais vu les films, les émissions télé. Et John avait gardé cette manie de faire le pitre et de lancer des réparties cinglantes. Il jouait, bien sûr, mais n'était pas différent en public et en privé. C'était sa façon d'être, il masquait ses angoisses.* »

Affecté par l'échec commercial d'un double album avec Yoko, *Some Time in New York City*, Lennon enregistre seul le médiocre *Mind Games* et pique sa crise. Yoko le met à la porte et il s'éclipse à Los Angeles au bras de leur secrétaire, May Pang, pour y rejoindre ses compères, poivrots notoires : Harry Nilsson, Keith Moon des Who... Ces mois passés en orgies restent fameux sous le nom de *lost weekend*. Klaus Voormann en garde un souvenir attristé : « *On attendait juste qu'ils redescendent.* » John renoue avec sa jeunesse pour un recueil de reprises, *Rock'n'roll*. « *Symptomatiquement*, note Bob Gruen, *toutes ces chansons des années 1950 sont des histoires de mec en mal d'amour.* » Avec *Walls and bridges* (1974) et ses ballades d'écorché vif emballées dans une production boursouflée, Lennon retrouve le chemin du succès. Puis celui de la maison, où l'attend Yoko. Le couple vit à présent au Dakota Building, un impressionnant immeuble gothique avec vue sur Central Park. Les portes codées, vigiles, filtrent les habitués : « *John avait fait abattre des cloisons, ça donnait un espace assez convivial* » (Bob Gruen). Mais les domaines sont bien répartis : Yoko au bureau, occupée à gérer les affaires. John à la cuisine ou dans sa chambre. Il mange bio et adore rester scotché devant la télé, à boire du thé. Lorsqu'un bébé nommé Sean paraît, Lennon est intronisé homme au foyer par Ono, qu'il appelle « *Mother* ».



Photo : DR

De cette nouvelle vie sédentaire, Fred Seaman, leur factotum, fera une description moins rose dans *The Last Days of John Lennon*. Du moins l'éternel ado terrible semble-t-il délivré de toute dépendance - hormis Yoko ? C'est elle qui un jour lui suggère, maintenant que les services de l'Immigration le lâchent, de partir au bout du monde. « *John n'avait jamais voyagé seul*, explique Bob Gruen. *Il est allé à Hongkong, en Afrique du Sud, et là-bas personne ne le reconnaissait. C'était entièrement nouveau pour lui.* » En juin 1980, une escapade aux Bermudes sur un

voilier de location donne au semi-retraité un salutaire coup de fouet. Le baby-sitting et l'incognito, ça va bien cinq ans. La guitare que Lennon grattouillait pour bercer Sean, il en sort des chansons à la douzaine. Comme toujours, le vieux camarade est à livre ouvert. La musique est après tout l'engagement qui lui a le mieux réussi. (*Just like*) *Starting over* : et si on recommençait tout ? A deux, naturellement : *Double Fantasy* respecte la parité Lennon-Ono. Mais on ne se refait pas : cet homme aux pulsions violentes a le chic pour marquer les esprits avec des confessions doucereuses : *Imagine*, *Jealous Guy* hier, *Woman* ici. « Tu m'as montré quel sens avait le succès », chante le macho repent. « John avait tout simplement mûri, dit Bob Gruen. Pour la sortie de l'album, il s'était refait sa coupe de cheveux de jeune rockeur, comme à Hambourg. » Et puis le destin est venu frapper, bang-bang, en lui demandant un autographe. Une génération a perdu le grand frère dont les emportements, regards myopes et sarcastiques, accès de malice ou de sincérité plaqués sur quelques accords de guitare ou de piano, ont accompagné deux décennies rugissantes et plaintives. Il y a dix ans, on a essayé d'enfermer son souvenir dans un musée près de Tokyo. L'établissement vient de fermer. Lennon est libre.

À voir

Le documentaire sur l'enregistrement de "*Plastic Ono Band*", premier album solo de John Lennon, enregistré en 1970. Un DVD publié par *Télérama*, 7,60 €, disponible dans tous les kiosques ou [sur la boutique Internet](#) (pour les abonnés).

À lire

John Lennon, Une vie, de Philip Norman, éd. Robert Laffont, 858 p., 24,90 €.

John Lennon et Yoko Ono, L'ultime entretien, de David Sheff, éd. Autrement, 210 p., 18 €.

John Lennon, New York 1971-1980, textes et photos de Bob Gruen, éd. Fetjaine, 176 p., 24,90 €.

À écouter

Tous les albums de John Lennon réédités chez EMI ; coffrets The Beatles, EMI.